

"LA MINUTE DE SILENCE" MANUEL MARTINEZ AZAÑA

Dans la rue, quelques hommes qui ne sont pas des acteurs. Au moins pas des acteurs comme les autres, c'est à dire, des acteurs qui montent sur scène. Excusez-moi; je m'explique mal. Ils montent sur scène, sur la scène du quotidien, mais ils ne montent pas sur la scène conventionnelle, c'est à dire, sur la scène du théâtre payant. Vous m'excuserez si je me répète, mais je le fais exprès. Je tiens à insister sur quelle scène vous les trouverez —et d'ailleurs vous les trouvez tous les jours, mais vous ne les voyez pas parce que vous ne voulez pas les voir—. Vous m'excuserez aussi de me contredire en apparence, car il me vient à l'esprit qu'ils montent aussi tous les jours sur la scène du théâtre payant.

Leur nombre? Environ trois millions. Six pour cent de votre population. Un rien, ne vous inquiétez pas. Vous êtes encore fort de quatre vingt quatorze pour cent pour les tenir en laisse. Mais si le nombre vous effraie, réduisez-les aux couleurs:

- 1 noir
- 1 blanc
- 1 moins blanc
- 1 moins noir

«La Minute de Silence» forma parte de una serie de obras cortas que escribí en 1974, para ser representadas en las calles, en Francia. Los temas se refieren a problemas de la emigración, problemas no específicamente españoles que, por circunstancias personales, llegué a conocer muy bien. El hecho de publicarla hoy en La Pluma en la lengua original en la que fue escrita se debe a que, siendo problemas concretos del conjunto de la emigración en Francia, el traducirla perjudicaría su intención. No estando el francés tan lejos de nuestra lengua y estando escrita en un lenguaje coloquial, sin complicaciones sintácticas, creemos que está al alcance de la comprensión de los lectores de La Pluma. El arma principal de este tipo de teatro de calle, es su intencionada «noiveté», hija de la comprensible ira.

Cela ne fait plus que quatre. Tant s'en faut! Ils sont toujours là.
Les quatre se tiennent debout devant un humble cercueil, leurs casques de sécurité sur la tête. Ils sont placés en rang, face aux coupables qui, eux, se cachent dans l'ombre.

Nous y voilà
Nous ne vous embêterons pas trop.
Ce n'est pas notre intention.
Oh, que non!
Oh, que non pas!

(Ils sont gênés et hésitants)

Surtout ne croyez pas que nous manifestons!
Surtout n'allez pas croire...!
N'allez pas imaginer...!
Oh, que non!
Oh, que non pas!

(Souriants)

Nous n'avons pas le droit de manifester.
D'ailleurs nous n'avons aucun droit.
Nous savons que nous n'avons aucun droit.
Nous en sommes convaincus.
On nous a convaincus.

(Rassurants)

Sans trop d'efforts.
Sans trop de mots.
Sans trop de ...
C'est vrai; sans trop de rien.
Avec un rien de menaces.
Voire un rien d'avertissements.
Voire un rien de gentils conseils.
En fait, avec un rien de rien.
Pour ce faire, le contremaître nous a dit:
Foutre!
Con!
Salope!

Bandit!
Canallol
Casso coullol
Nègrol
Cooul

Et nous voilà convaincus de nos droits.
De nos vrais droits.
De nos justes droits.
De nos seuls droits.

(trionphants)

Mais attention!
Il nous l'a dit en bon français!
Ah, ça oui! ; en très bon français!
Très bon, ouil
Sans accent!
Sans rouler les «r».
Sans avaler les «g».
Tous les points sur les «i», ouil
Comme nous ne serions pas capables de le lui dire.
D'ailleurs c'est peut-être pour ça qu'il nous a convaincus.
C'est peut être pour ça qu'il avait le droit.
De nous convaincre?
De nous le dire.

(Gênés et hésitants)

Mais ... nous vous demandons de bien vouloir nous excuser ...
Oh, oui! Nous sommes très polis.
Oh, ouil, très!
De bien vouloir nous excuser ...
Oh, ouil!
Surtout, excusez nous!

(Ils se regardent et se font signe les
uns aux autres en se montrant la tête
couverte par leurs casques)

Nous sommes navrés!

(Ils enlèvent leurs casques)

Un oubli!
Un regrettable oubli!
Veuillez bien nous en excuser.
Ouil, ouil Veuillez bien.

(Un temps. Ils font tourner leurs casques dans leurs mains, de plus en plus énervés, maladroits)

Je (disais de bien vouloir nous excuser si on vous casse les pieds.
Car ce n'est pas notre intention.
Pas du tout.
Ouil, non!
Mais ... Mais ...
Voyons ...!
Vas-y!
Courage!

(Faisant un effort terrible)

Il se passe qu'aujourd'hui, un de nos camarades est mort!
Ouf!
Ça y est!
Il était temps!

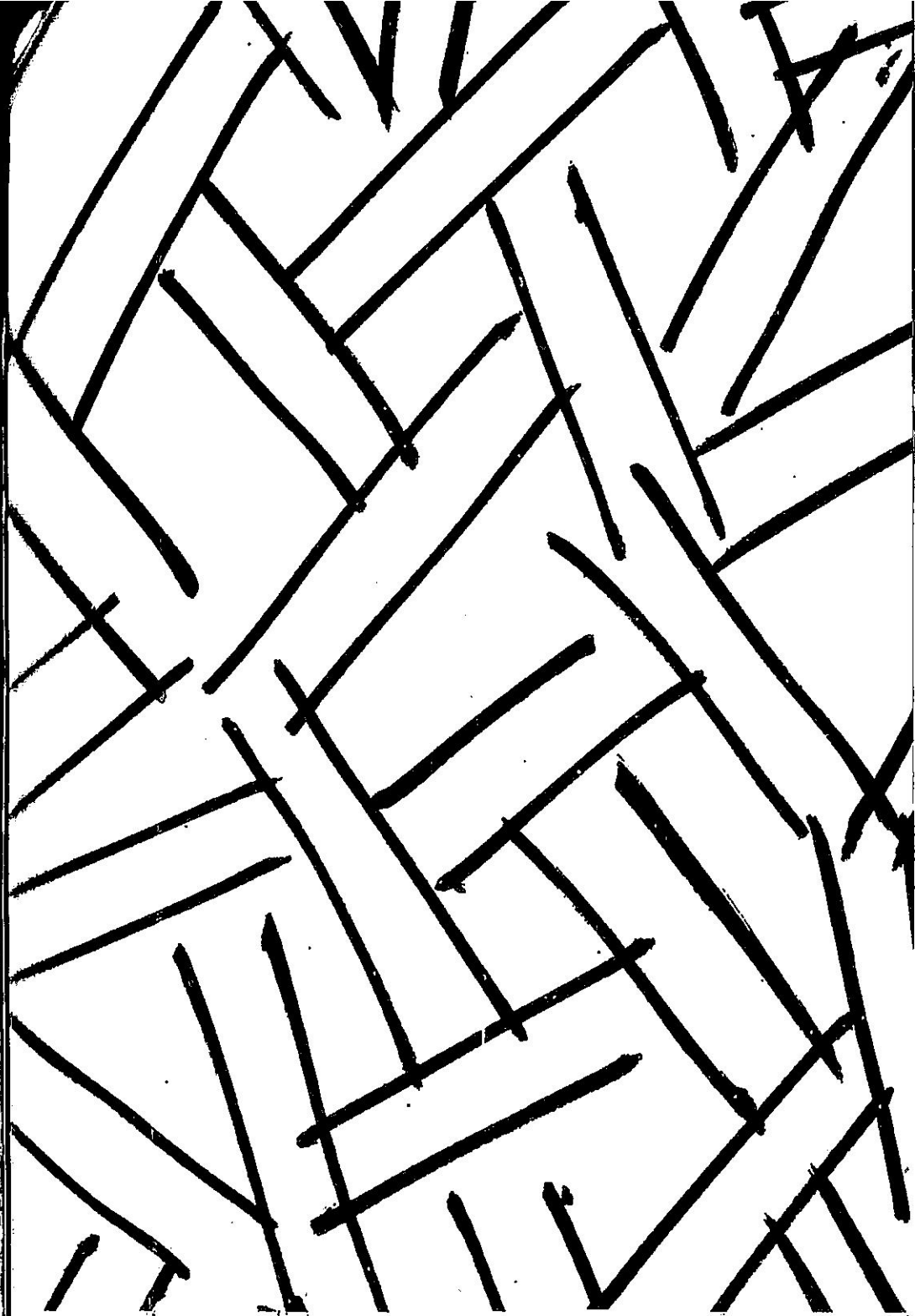
(Rassurant)

Oui, mais ne vous inquiétez pas.
Non, parce qu'il est mort sans faire du bruit.
Sans journaux,
sans télévision,
sans papiers,
sans argent.
Le seul bruit qu'on aie entendu sur sa mort?
Celui qu'a fait son corps en tombant d'un huitième étage.
Mais il avait son casque de sécurité.
Donc, les normes de sécurité étaient respectées.
Ne vous inquiétez pas.
On vous le dit.
En outre: des journaux, pour quoi faire?
Il ne savait pas lire.

Il n'y avait personne pour le lire.
Ne vous inquiétez pas.
On vous le dit.
La télévision?
Il était trop maigre et trop sale. Et puis, si au moins il avait été Ministre
du logement ...
Ne vous inquiétez pas.
On vous le dit.
Des papiers?
On ne le lui en avait jamais donnés.
Donc, pas d'identification.
Ne vous inquiétez pas.
On vous le dit
De l'argent?
N'exagérons point. De l'argent il en avait.
Oui, il en avait. Excusez nous.
Il était payé à l'heure.
Le S.M.I.G.
Chaque semaine on lui enlevait
La S.S.
L'I.P.A.C.T.E.
L'J.R.C.A.N.T.E.C.
La retraite obligatoire
Le ...
et le ...
et le ...
Un tas de trucs, quoi!
Et à la fin
le S.M.I.G. faisait un peu «smaigre».

(Un temps. Etonnés)

Pour quoi riez vous?
Non, mais ... vous riez vraiment?
Avons-nous fait une faute de français?
Excusez-nous!
Oh, ouï! Excusez-nous!
Nous ne l'avons pas fait exprés!
Non, vraiment!
Nous savons que nous le parlons très mal.
Et que ce n'est que de notre faute.
Rien que de notre faute.



Car il y a des cours gratuits pour nous.
Gratuits et nocturnes.
Gratuits et nocturnes, pour nous.
Mais voilà ...
Excusez-nous si nous n'y allons pas.
Oh, oui! Excusez-nous!
Comment pourrions nous y aller?
Oui, comment?
Après dix heures de travail par jour,
Nous aimons arriver à la maison
Prendre une douche
Mettre nos pantoufles
Enfiler notre pyjama
Et nous relaxer sur un bon fauteuil.
Mais voilà
Nous n'avons pas de maison à proprement parler
Ni de douche
Ni de pantoufles
Ni de pyjama
Ni encore moins de fauteuil.
Mais nous rêvions que nous avions tout ça
Ce n'était qu'un rêve.
Un petit rêve
Un tout petit rêve
qui ne dérange personne.
Excusez-nous!
Oh, oui! Excusez-nous!
Surtout!
Nous n'exigeons pas d'avoir tout ça.
Nous n'exigeons rien!
Nous savons que nous n'avons pas le droit.
On nous a déjà convaincus.
On d'ailleurs on vous l'a déjà dit
On se répète à nouveau.
Excusez ...
Tu te répètes à nouveau.
Toi aussi.
Moi aussi.
Et moi.
Revenons donc à nos moutons.
C'est à dire à notre camarade.

Notre camarade est mort.
Vous savez déjà comment.
On vous l'a fait comprendre.
Et vous avez vite compris.
Très vite.
Alors nous avons pensé...
Excusez-nous si nous avons osé ...
Oh, oui! Excusez-nous!
Que nous pourrions vous demander,
gentillement,
humblement,
naturellement vous n'êtes pas obligés—
Que nous pouvions vous demander
De lui rendre avec nous un dernier hommage.
C'est pour ça que nous sommes ici,
Nous savons que nous pouvons compter sur vous.
Surtout parce que ce que nous allons vous demander est infime.
Ça ne prend pas de place dans la vie d'un homme.
Et encore moins dans celle de notre camarade.
Parce qu'il est mort.
Vous savez déjà comment.
Parce qu'on vous l'a déjà dit.
Ça y est.
Ça recommence!
On se répète à nouveau.
On vous casse les pieds.
Oh, oui! Ne dites pas non. On le sait.
Vous êtes charmants.
Charmants et polis.
Charmants et polis comme de bons citoyens.
De bons citoyens qui se tiennent pour bons.
Qui sont bons.
De bons citoyens.
Des bons citoyens polis.
Polis et charmants.
Polis et charmants qui se tiennent pour bons.
Qui sont bons.
Alors nous voulions vous demander
Gentillement,
humblement,
Une minute d'attention.

Oui, c'est ça!
Nous savons que vous êtes très pris.
Oh, oui, très pris!
Oh, oui!
Donc, excusez-nous.
Oh, oui, excusez-nous!
Surtout ça!
Mais nous avons l'espoir de l'obtenir de votre générosité
Parce que nous savons que vous
qui payez des impôts qui représentent des heures de travail
—comme nous—
qui payez le côté mobilière
—comme nous—
la Sécurité Sociale
—comme nous—
le bifteck
—un peu plus souvent que nous—
La vignette
La patente
L'assurance vie
La T.V.A.
La rédevance T.V.
Les ordures ménagères
La retraite obligatoire
Et la complémentaire
Le Crédit Foncier
Et le complémentaire
Un tas de trucs, quoi!
Et en complément
Des vacances ensoleillées chez nous.
Nous avons l'espoir, disais-je
D'obtenir de votre générosité
Cette minute complémentaire
que nous vous demandons,
gentillement,
humblement,
Elle ne vous coûtera rien.
Rien du tout!
Rien de rien!
Parce qu'il ne s'agit pas de vous demander
un sou de plus.

Non, pas du tout!
Vraii
Vous avez notre parole.
Comment oserions-nous?
Nous savons que vous en avez marre de vider votre portefeuille
Un jour après l'autre.
Une semaine après l'autre.
Un mois après l'autre.
Un an après l'autre.
Jusqu'à l'année suivante
qui, en ce sens, ressemble à la précédente,
comme une goutte de sueur
à une autre goutte de sueur.
Et en plus de tout ce que nous venons d'énoncer auparavant
vous donnez encore votre obole,
pour la Croix Rouge,
le cancer,
les aveugles,
les vieillards,
les inadaptés,
les enfants malades,
Les handicapés,
les catastrophés,
les inondations,
les tremblements de terre,
la faim,
les épidémies.
Tous les pots cassés, quoi!
Dont vous ne vous sentez pas coupables.
Dont vous n'êtes pas coupables.
Non.
Pas du tout.
C'est vrai.
Ce qui montre votre générosité
Votre générosité et abnégation.
Votre générosité, abnégation et patience.
Et patience!
Surtout ça!
Et oui!
C'est vrai!
Alors
Comment aurions nous osé vous réunir ici

Pour vous demander encore des sous?
Et surtout pour essayer de vous convaincre
en une minute,
en une toute petite minute,
de nous les donner.
Vous ne nous le pardonneriez pas.
Oh, que non!
Oh, que non pas!
N'est-ce pas?
D'autant plus que même si vous vouliez le faire
il vous resterait encore à payer
en plus de tout ce que nous vous avons dit auparavant
et auparavant d'auparavant
l'eau,
l'électricité,
le gaz,
le bus,
l'essence,
la traite de la maison,
de la voiture,
du frigo,
de la T.V.
et quelques autres foutaises, quoi!
C'est pour cela
Et rien que pour cela
que nous vous répétons,
vous assurons,
vous rappelons,
que cette minute-la
ne vous coûtera rien
de rien
de rien.
C'est promis.
Vous avez notre parole d'honneur.
Mais ça suffit.
Résumons nous
Oh, ouï!
Parce que autrement
Nous risquons d'épuiser votre générosité
votre générosité et abnégation,
votre générosité, abnégation et patience.



Oh, oui, votre patience!
Surtout ça!
Nous sentons que cette minute
vous nous l'avez déjà accordée.
Oui, parce que autrement
Vous ne seriez déjà plus là.
Vous seriez partis
en grommelant,
en rouspétant,
en protestant.
Et surtout en emportant avec vous
Votre générosité,
votre générosité et abnégation,
votre générosité, abnégation et patience.
Mais vous auriez eu tort
Car en vous racontant tout ça
Nous avons voulu vous faire voir
Que nous sommes au courant de vos problèmes
Qui sont aussi les nôtres
dans la plupart des cas.
Mais nous nous demandons
si les nôtres
sont les vôtres
dans la moindre part des cas.
Donc, notre compagnon a trépassé
En faisant une chute verticale,
verticale et vertigineuse,
Verticale et vertigineuse d'un neuvième étage.
Huitième.
C'est vrai, excusez-nous!
Mais c'est que nous ne voulons pas nous répéter
avec les mêmes mots.
Si bien le résultat a été le même.
Aucune différence entre le huitième et le neuvième
pour que le résultat soit le même.
Aucune différence entre mort et trépassé
pour que le résultat soit le même.
Aucune différence entre camarade et compagnon
pour que nos sentiments soient les mêmes
envers lui.
Et puisque vous nous avez accordé cette minute

employons-la à nos fins
qui sont les siens
Ceux de notre camarade
qui est mort.
Unissez à notre hommage,
le dernier,
le plus émouvant,
le plus silencieux
on son honneur
et veuillez garder avec nous
une petite,
une toute petite
minute de silence.
S'il n'était pas mort,
il aurait pu vous dire,
vous raconter,
vous montrer,
s'expliquer,
se plaindre.
Mais non.
Sans doute il ne l'aurait pas fait.
Car il était un silencieux
Et il est parti en silence.
Comme il a vécu.
Sans rien dire,
sans rien raconter
sans rien montrer
sans rien expliquer
sans se plaindre.
De toutes façons il n'aurait pas eu le temps
car huit étages
on les descend trop rapidement
surtout quand il n'y a pas d'escalier
lorsqu'on les descend.
Mais ça suffit.
Silence
Silence
Silence et merci.
Oui, merci
Surtout merci,
en son nom

et au nôtre.

(Ils se taisent et se concentrent en silence, leurs casques à la main. La minute de silence, se prolonge au delà de soixante secondes; elle triple son temps réel. Au bout de trois minutes, le cercueil s'ouvre et une sorte d'épave ensanglantée parle)

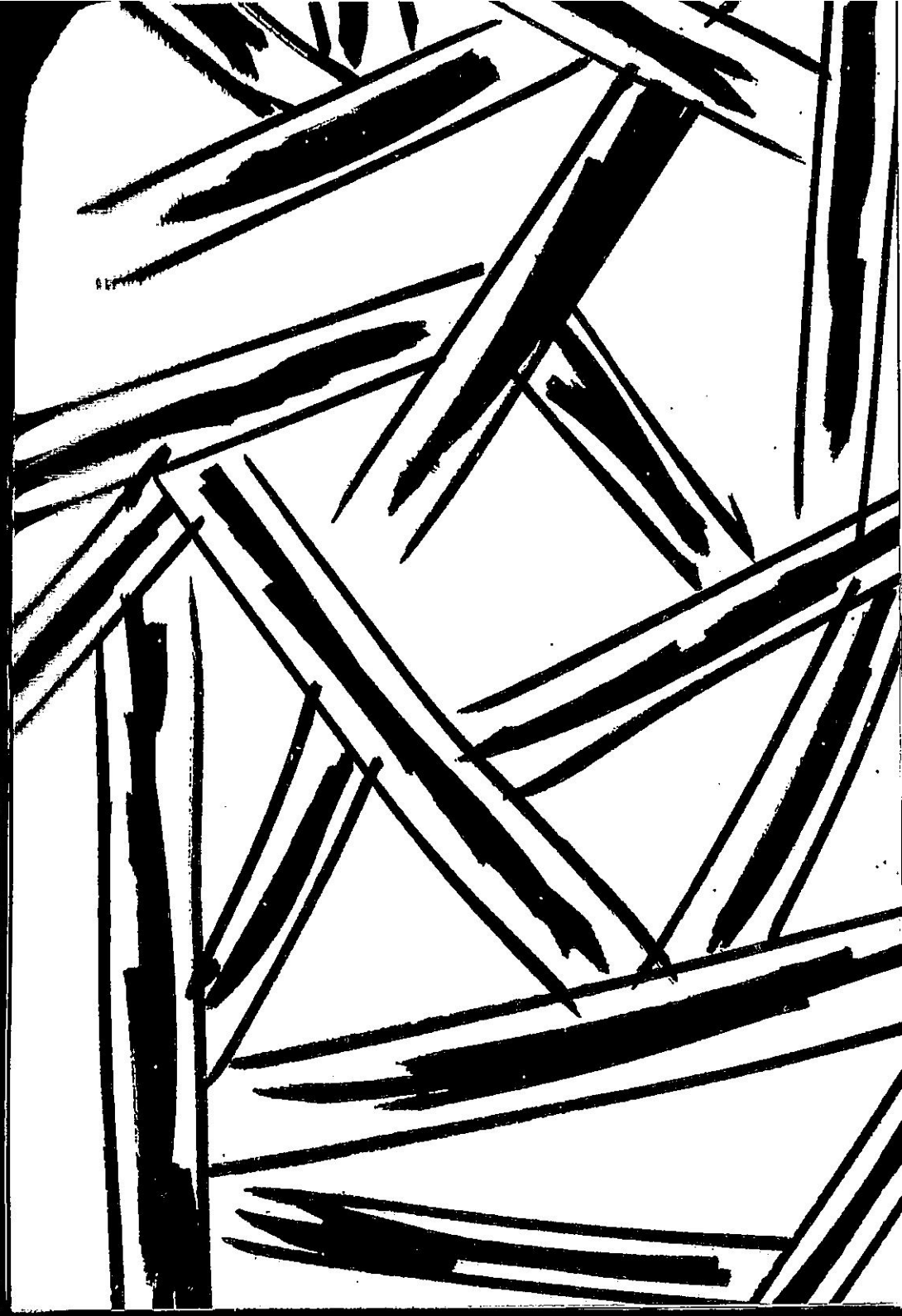
L'ÉPAVE.—Voyons, ne faites pas ces gueules-là. Vous n'y êtes pour rien! Mais de toutes façons je vois bien que je perds mon temps. On ne peut pas entendre les machabés et j'en suis un. Mais ils peuvent parler, je vous le jure: la preuve! Vous rigolez? Je tiens à parler parce que pendant les années que j'ai vécu chez vous, personne ne voulait entendre mes demandes lorsque j'avais encore une voix pour me faire entendre. Voyez-vous? Les choses n'ont guère changé lorsque je n'ai plus de voix: vous continuerez à ne pas m'entendre. (Un temps) De toutes façons, ce qui m'est arrivé c'est entièrement de ma faute. Maintes fois je me suis entendu dire: «Ta gueule!», «La ferme!», «Qu'est-ce que tu fous ici?» «Fous le camp!», «Tu manges notre pain!», «Sale étranger!». Si j'étais parti... Mais non, je suis resté parce que j'avais besoin de vous et vous, vous aviez besoin de moi. Parce que chaque maison que j'aidais à bâtir, chaque école, chaque usine, c'était un peu comme ma propre maison, ma propre école, ma propre usine. Oui, ce pays devenait un peu le mien au fur et à mesure que je l'aidais à prospérer. En échange, je recevais mon pain quotidien, même que ce pain quotidien était un peu maigre parfois. J'étais manoeuvre... Un mot très simple pour un métier très dur. Et alors, chaque fois que... Mais à quoi bon continuer! Vous ne pouvez pas m'entendre et ce n'est pas de votre faute. Maintenant tout est fini et je n'ai même pas de haine, pas de rancune, rien contre personne. Au contraire, si vous pouviez m'entendre, je vous dirai un grand merci pour m'avoir permis d'aider à bâtir votre pays qui maintenant devient le mien par la force des choses. J'aurai une tombe ici, chez vous; un morceau de terre à moi dans votre beau pays. C'est beaucoup plus que je pouvais attendre... Partez chez vous tranquilles. Ce qui m'est arrivé fait partie de la chronique des faits divers.

Cette même chronique que vous lisez tous les jours dans vos journaux, en rotant après votre repas, sans aller au delà de ces quelques lignes. Heureux ceux qui peuvent encore manger, lire, roter, chier et se faire chier! A moi il ne reste que dormir, dormir. A vous aussi, d'ailleurs car, ne pouvant pas m'entendre, je ne crois pas que ce soient mes mots qui pourront réveiller votre conscience.

(Il se couche et ferme son cercueil. Ses camarades gardent encore une minute en silence et recommencent à parler)

Ça y est!
C'est fini!
Elle est longue, une minute de silence!
On a toujours l'impression qu'elle est plus longue qu'une minute de parlotte.
Mais ce n'est pas vrai.
Pas du tout.
Elle est comme n'importe qu'elle minute.
Mais il se passe que pendant une minute de silence, la pensée va plus vite que la parole et on a l'impression, qu'une minute de silence est plus longue encore qu'une minute de parlotte.
Mais ce n'est pas vrai.
Pas du tout.
Nous allons vous demander quelque chose
En espérant que vous ne nous en voudrez pas
Oh, non!
Surtout pas!
Mais nous ne voudrions pas
Ah, non!
Que vous vous sentiez roulés.
C'est vrai!
Ce n'est pas notre intention.
Oh que non!
Pendant la minute de silence

nous ne vous avons rien demandé
que du silence.
Mais nous ne vous avons pas encore remercié
C'est vrai!
Donc, merci
Merci.
Oh, ouï
De tout notre coeur.
Et maintenant nous voulons vous demander
Oh, pas pour nous
Mais pour notre camarade
qui est mort.
Vous savez déjà comment.
Mais vous n'êtes pas obligés
de tenir compte de notre demande
On vous rassure d'avance
avec
de toutes façons,
notre plus grand merci.
Merci.
Merci.
Oh, oui, merci.
Notre camarade est mort
Et nous voulons l'enterrer
dans la terre accueillante
de votre beau pays.
Mais voilà
Il y a toujours un voilà
Nous n'avons pas d'argent
pour acheter
le petit morceau de terre
de chez vous.
Voulez-vous nous aider à l'acheter?
Excusez-nous!
Oh, oui!
Surtout!
Et pour que cela ne gêne pas
ceux qui ne veulent pas
ou ne peuvent pas
nous le donner,
nous allons nous placer



à quelques mètres d'ici.
Nous mettrons nos casques sur le cercueil
comme ça
comme ça
comme ça
et comme ça.
Ceux qui ne voudront rien donner
pourront partir tranquillement à droite
sans gêne
sans remords
avec leurs sous
mais sans panache.
Et ceux qui voudront donner quelque chose
passeront d'abord par la gauche
avec une certaine gêne
avec certains remords
mais avec leurs sous
et avec panache.
Nous aimerions ramasser assez d'argent
pour acheter à notre camarade
qui est mort
le petit morceau de terre
de chez vous.
Et aussi,
nous ne voulons rien vous cacher
Oh, non!
Surtout pas!
Un petit casse-croûte pour nous
qui étant venus vous raconter ces choses-là
avons perdu
notre salaire de la journée.
Nous nous sentons coupables.
Oh, oui!
Très coupables!
D'avoir abusé de votre générosité
De votre générosité et abnégation
De votre générosité, abnégation et patience.
Et patience
Oh, oui!
Surtout ça!
Et oui!

C'est vrai!
Pour ça, merci.
Où, oui, merci!
C'est vrai, merci!
Burlout.
Au nom de nous mêmes
et de notre camarade
qui est mort
vous savez déjà comment

(Ils mettent leurs casques, prennent le cercueil et s'installent quelques mètres plus loin, plaçant leurs casques sur le cercueil. Un des badauds, chapeau à la mode, parapluie et imperméable sur mesure, commence à crier)

LE BADAUD.—Et alors! Avez-vous compris? Il faut passer à gauche pour finir avec ça. Et bien, allons-y! Qu'est-ce qu'ils nous cassent les pieds ces types-là! Je partirais volontier à droite si ce n'était qu'il faut enterrer ce cadavre le plus vite possible pour qu'il n'empêste pas notre beau pays. Ils sont capables de le promener dans tous les coins de rue pour y raconter la même histoire. Ça suffit! Ne pourraient-ils pas se faire en... terrer ailleurs? Allons-y! Passons à gauche pour en finir. Une fois ne fait pas coutume!

(Il va vers le cercueil et en passant devant lui, laisse tomber quelques pièces de monnaie dans un des casques. Puis il s'en va. Les quatre immigrés, debout devant le cercueil, attendent le geste de bonne volonté des autres badauds).

FIN